L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 6 MAI 1886. 59me Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
JEUDI, 6 MAI 1886.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

Avis important.

Le shérif ayant terminé les ventes à l'Exposition, commencera à livrer les objets vendus, aujourd'hui, de 9 heures du matin, à 4 heures de l'après-midi. Il continuera la livraison tous les jours pendant les mêmes heures. Il prie les acquéreurs de venir immédiatement se faire remettre ce qui leur a été adjugé. Le préposé aux ventes se trouvera tous les jours, aux heures indiquées ci-dessus, au bureau du Directeur-Général dans le Main Building; tous les comptes ont été faits et sont entre ses mains. Les acquéreurs payant en chèques voudront bien faire certifier ceux-ci. Ceux qui ont acheté des objets à la livre, tels que: arbres de couches, poules, articles en fer, etc., sont priés de venir les enlever de manière à les faire peser. Les acquéreurs des bâtisses devront aussi s'occuper tôt de suite de les démolir.

La porte en face du poste des chaudières à vapeur, rue Magazine; la porte-charretière, rue St Charles; et la porte-charretière en face de l'Hôtel Windsor, seront ouvertes pour l'entrée et la sortie des véhicules venant prendre livraison des objets achetés.

Les acquéreurs seront munis de toutes les passes nécessaires pour eux-mêmes, leurs employés et leurs véhicules.

THOMAS DUFFY,
Shérif Civil de la Paroisse d'Orleans.

1er mai—5f

Les progrès agricoles.---Une Laiterie--modèle à Mandeville, paroisse St Tammany, Louisiane.

Le pli est décidément pris; on en veut finir avec la routine. Le temps n'est plus où l'on bâtissait, où l'on faisait de l'industrie de telle ou telle façon, uniquement parce que nos pères travaillaient de cette façon-là. Cette manière d'agir pouvant se maintenir tant qu'ailleurs on suivait la même voie; du moment que, dans les autres Etats ou à l'étranger, on est sorti de l'ornière, il a fallu suivre l'exemple, et l'on s'est décidé, peut-être à contre cœur, mais on s'est décidé, à quitter les chemins battus.

L'agriculture est, de toutes les industries, celle qui s'est montrée la plus routinière, qui a le plus longtemps résisté à l'introduction des procédés scientifiques, parce qu'elle leur est antérieure. Pour la même raison, la Louisiane est, de toutes les régions de l'Union Américaine, celle qui a été la plus rebelle aux nouveautés, aux méthodes de récente invention, parce qu'elle les a précédées, parce qu'elle avait de vieilles traditions bien établies et que ces traditions lui avaient réussi. De là, sa longue obstination à maintenir la routine, son opposition acharnée à ce qui ne datait pas du temps où tout lui souriait, où le cœlivre, entre ses mains, se changeait en or, naturellement et sans peine. Les autres populations du pays ont pu trouver étrange cette tournure d'esprit, sourire de notre manie de regarder, sans cesse, en arrière, au lieu de nous accommoder, comme elles, du présent, et d'avoir les yeux constamment fixés sur l'avenir. Si elles avaient eu, comme nous, un passé, des traditions, il n'est pas bien sûr qu'elles n'enussent pas fait autant, sinon davantage.

Nous sommes un peu, en fait de réformes économiques, comme les Français en fait de réformes politiques. Ils ont beau avoir, franchement et sincèrement, adopté la République; il se glisse, presque toujours, dans leur républicanisme quelques souvenirs, quelques bribes de l'ancien régime. Beaucoup d'entre eux sont restés autoritaires malgré eux, et l'on pourrait citer bon nombre de leurs radicaux qui ne sont que des absolutistes retourués. On ne change pas, du jour au lendemain, de fond en comble, des idées, des mœurs, des allures, des habitudes séculaires.

Néanmoins, il arrive un temps où l'on est obligé de reconnaître son erreur et de céder au mouvement qui vous entraîne. On n'est peut-être pas tout à fait convaincu; peut-être l'amour-propre se révolte encore, mais l'intérêt est là, il finit par l'emporter sur la vanité; on sent qu'on court à la ruine, et, bon gré, malgré, l'on se résigne à rendre les armes.

C'est ce qui nous arrive, à cette heure, un peu tard, mais il ne faut désespérer de rien. Ce sont souvent les ouvriers de la onzième heure qui l'emportent sur les autres.

Il se fait chez nous un travail énorme, sans qu'il en paraisse au premier coup-d'œil. La transformation est partout; rien ne se fait plus comme il y a dix ans, et il s'élève tout un abîme entre notre façon d'agir d'aujourd'hui et celle de 1870. Les résultats ne sont pas apparents; ils sont cachés par le voile de misère qui s'étend partout et qui est le fruit de nos longues habitudes routinières; mais que le nuage se dissipe—ce qui arrivera infailliblement, peu à peu, plus tôt que nous ne le pensons—et l'on sera étonné de la révolution qui s'est opérée.

C'est sur l'agriculture qu'il est bon de porter ses études pour s'en rendre compte. C'est toujours là qu'il en faut revenir en Louisiane, pays essentiellement agricole. Il y a quinze ans à peine, comment cultivait-on notre sol, notre principale production? De quels engrais nous servions-nous? Voulions-nous même nous en servir? N'avions-nous pas pour eux le plus suprême dédain, et ne nous suffisait-il pas de dire, avec emphase, que notre sol, qui s'épuisait, était inépuisable?

Quelle quantité de sucre tirions-nous de la canne, et, surtout, quelle qualité? Nous avions des procédés qui nous feraient rougir maintenant. On aurait fait sourire tristement la plus progressiste des planteurs, si on lui avait dit que, dans quelques années, nous raffinerions aussi bien que les gros industriels du Nord, et nous nous rappelons encore le haussement d'épaules qui accueillirent, à la même époque, l'idée de fonder une usine centrale; on la baptisa littéralement—ce qui ne nous a pas empêchés, depuis, de monter de magnifiques raffineries et de multiplier les usines centrales.

On nous demande pourquoi nous n'avons pas fait plus tôt ces réformes et suivi l'Europe pas-à-pas, à mesure qu'elle allait de l'avant. Mais l'Europe n'avait pas de traditions quand elle a débuté dans l'industrie du sucre; elle l'a commencée juste au moment où la chimie pénétrait dans le travail manufacturier, et il est tout naturel qu'elle se soit aidée de son appui. Quant aux usines centrales, elle ne les adopter tout d'abord : c'était la seule forme sous laquelle pût alors se développer la nouvelle industrie. En fait, étant donné le passé, il n'y a qu'à le comparer au présent, pour avoir la preuve que nous avons fait plus de transformation, plus de progrès que l'Europe. Il n'est pas jusqu'au gouvernement général qui, en 1870, ne se fût gendarmé contre quiconque lui aurait parlé de fonder des stations expérimentales, et cependant, c'est ce même gouvernement général qui en favorise, spontanément, la création, qui établit des batteries de diffusion, en Louisiane et ailleurs.

En cette même année, 1870, vous essaiez—à quelques exceptions près—soulevé l'indignation dans l'âme d'un planteur en lui proposant de varier ses cultures. Lui, s'abaisser à faire du maïs, comme un vulgaire fermier de l'Ouest; du riz, comme le dernier des chinois; l'élevage, de la volaille, des légumes comme un pauvre paysan allemand ou français, jamais! Du sucre et du coton, du coton ou du sucre—telle était sa devise et il y ajoutait l'exergue: *ne sutor ultra crepidam*; il vous tournait dédaigneusement le dos.

Quel changement depuis lors! Le planteur de 1886 ne ressemble en rien à celui de 1870. Il y en a bon nombre qui brûleraient volontiers ce qu'ils adoraient jadis.

Encore moins, eût-on pu faire accepter l'idée de l'établissement d'une grande laiterie, une des branches les plus lucratives de l'agriculture. La dignité ordonnait de laisser cet infime métier aux méridionaux qui arrivaient ici. C'est, pourtant, la laiterie qui a relevé beaucoup de fils d'honorables familles; elle a acquis une certaine vogue, dans ces derniers temps, et il est question, en ce moment, d'en établir une, sur une grande échelle, aux environs de la Nouvelle-Orléans, à Mandeville, paroisse St Tammany, à 25 milles du centre des affaires de notre métropole, à deux heures vingt minutes, par bateau et par chemin de fer, de la statue de Clay.

Ce qui rend cette localité si propre à l'approvisionnement de la ville, c'est que le transport s'y fait surtout par eau, ce qui produit moins de secousses que par les voies ferrées, par conséquent, moins d'agitation dans le liquide qui voyage. L'endroit préféré paraît être l'habitation Fontainebleau, dont le sol est sablonneux, à la surface, et argileux à la seconde couche. Deux mille acres seraient consacrés à la Laiterie, qui serait bornée par le lac, le bayou aux Cannes, le bayou Castin et le chemin de Mandeville.

Il y a cinq milles de barrières en fil de fer à poser pour fermer la propriété des deux côtés, les bayous servant de clôture des deux autres. On construirait un silo de 50 pieds de long sur 15 de hauteur, d'une capacité d'un moins 750 tonnes de fourrage. 300 acres seraient mis en culture pour se procurer, en quantité suffisante, les plantes fourragères.

Le lait et la crème se vendraient en gros; un vaste réfrigérant permettrait de transporter le liquide à la Nouvelle-Orléans, sans accident; il arriverait sur le marché en quatre heures et serait servi, pur et frais, à la pratique.

L'auteur du plan, le directeur probable de l'entreprise—M. Bancroft—a fait des calculs suivant lesquels avec 50 vaches, on arrive, tous frais faits et intérêts payés, à un bénéfice net de $3,500, la première année; de plus de $10,000, la seconde année. L'exploitation grandirait, sans aucun doute, avec le temps. La seconde année, on mettrait 600 acres en culture, on entretiendrait 100 vaches, 120 veaux, 200 porcs—ce qui augmenterait considérablement le rendement et, par suite, les bénéfices.

Voilà une entreprise que nous recommandons à l'attention des fermiers des bords du Lac et d'au-delà—dans toute la contrée qui s'étend de Mandeville à Covington. C'est une industrie qui peut relever une région trop délaissée, dont la haute valeur est incontestable.

La laiterie offre des ressources énormes et extrêmement variées. Le sol, convenablement cultivé, lui donne la nourriture des animaux; les animaux, à leur tour, lui fournissent l'engrais pour nourrir la terre, et après la vente des produits du bétail, la vente du bétail lui-même, comme article d'alimentation, rapporte de gros bénéfices. Si l'élevage, à lui seul, est l'origine de tant de fortunes, à quoi ne peut-il pas conduire, s'il est appuyé sur l'industrie laitière, qui est, pour le moins, aussi rémunératrice.

Nous lisons, dans le *Temps* du 23 avril :

Nous avons annoncé hier, aux dernières nouvelles, que le ministre du commerce avait décidé en principe, sous réserve de l'approbation définitive des savants et des spécialistes, d'édifier, soit à l'entrée, soit sur un point à déterminer de l'Exposition, la tour métallique gigantesque dont M. Eiffel, le constructeur mécanicien, est l'inventeur.

La tour en question aura 300 mètres de hauteur, elle sera toute entière construite en fer et sera à jour. Elle reposera sur le sol par quatre piliers formant deux à deux quatre immenses arcades d'entrée, assez élevées pour dépasser les tours Notre-Dame.

Cette tour ne serait pas cylindrique; elle partirait du sol par les quatre piliers qui iraient en se rapprochant, suivant une courbe calculée de manière à fournir le maximum de résistance aux vents. Les quatre arêtes de la tour iraient ainsi en se rapprochant jusqu'au sommet, où serait installé un pavillon avec phare électrique et une terrasse où les visiteurs seraient admis. L'ascellation au sommet, sous l'action des plus forts vents ne dépasserait pas 75 centimètres.

Sur une première plate-forme placée à 70 mètres de hauteur environ, c'est-à-dire à une élévation supérieure de 10 mètres à celle des tours Notre-Dame, serait installée une galerie vitrée qu'on utiliserait pour café, restaurant ou autre établissement de ce genre.

On monterait en ascenseur jusqu'au sommet de la tour.

Le poids de cette tour ne dépasserait pas 6 millions de kilogrammes. La dépense de construction est évaluée de 5 millions à 5 millions et demi. M. Eiffel demeurait le reste sous forme de subvention.

M. Eiffel a demandé, pour se couvrir de sa dépense, le droit de percevoir le prix des entrées dans la tour et la faculté de laisser subsister l'édifice un certain temps après la clôture de l'Exposition.

La tour ne servira pas seulement d'attrait extraordinaire à l'Exposition. Elle rendra d'importants services à la science et à la défense nationale.

On pourra notamment entreprendre au sommet des observations de météorologie et d'astronomie dans des conditions absolument nouvelles, et exécuter des expériences de physique, notamment sur le mouvement de rotation de la terre, en renouvelant sur des dimensions gigantesques celles qui avaient été tentées jadis au Panthéon.

Enfin, un signal électrique placé au sommet de la tour pourra être vu, par un temps clair, à Dijon. On conçoit des lueurs, quelle ressource, qu'ont de vue des signaux militaires, offrira ce monument.

Les véritables difficultés de la conquête de la Birmanie n'ont surgi que depuis que l'entreprise est officiellement terminée. Commandant en chef, officiers et soldats employés dans la première partie de cette campagne, qui n'a guère été qu'une promenade militaire, dont déjà reçu les compliments des autorités et les récompenses de la reine. Ce n'en est pas moins maintenant que commence leur tâche réelle, et, à en juger par les nouvelles de ces derniers jours, elle ne laisse pas d'être formidable.

Mandalay, la capitale du royaume, a été incendiée à deux reprises sous les yeux même des gouverneurs civil et militaire et de leur double état-major. Ce qui est plus grave encore, c'est l'échec qui vient d'être infligé par les dacoits, à trente milles de Bhamo, à une petite colonne expéditionnaire sous les ordres du capitaine Wace.

Ce petit corps était composé d'une compagnie du régiment des fusiliers de Galles, d'une compagnie du 26e régiment d'infanterie du Punjaub, d'un détachement de sapeurs et de pièces de canon. L'ennemi avait fort habilement mis à profit les accidents naturels, abattant des arbres pour construire des barricades et s'embusquant derrière les plis de terrain. Plusieurs assauts ne purent avoir raison de la résistance de ceux que les Anglais persistent à appeler rebelles ou brigands, et la colonne dut battre précipitamment en retraite, emportant avec elle deux officiers et un grand nombre de soldats blessés. La situation a paru assez grave pour que le général Griffiths fût immédiatement dépêché à Bhamo avec des renforts.

En même temps, les grands personnages de l'ancien ministère on de la cour de Thibo intriguent et conspirent à l'envi contre leurs nouveaux maîtres. Les autorités ont jugé nécessaire de frapper un grand coup pour les intimider, et l'on a procédé à l'arrestation du frère, du gendre et du petit-fils du Taïmedah-Mengaï, l'ex-premier ministre et le plus puissant sujet de la Birmanie. Tous ces personnages sont accusés de trahison et de communications secrètes avec les prétendants de la maison royale d'Alompra et les Dacoïts.

On assure que lord Dufferin commencerait à se rendre compte de la nécessité d'un effort énergique pour établir sur des bases solides la domination britannique dans le royaume d'Ava et qu'il insisterait auprès du ministère pour obtenir les fonds et les forces indispensables.

—Le comité de l'Institut pasteur a décidé, dans sa dernière séance, d'adresser à tous les conseils généraux et à tous les conseils municipaux de France une demande de souscription au profit de cette œuvre humanitaire et patriotique. Le conseil municipal de Nancy a voté 1,000 francs.

Grand'Messe militaire à l'Eglise St-Augustin.

Dimanche dernier, l'Eglise Saint-Augustin était en fête. A défaut d'architecture, elle avait étalé ses plus riches décors. Elle tenait à honneur, avec les derniers égards, la marine brésilienne, qui venait l'honorer de sa présence. Le Père Subileau, qui s'entend à faire les choses, n'avait pas épargné sa peine, afin que tout se passât militairement et rêpondît à la solennité des circonstances. Il y avait mis la tête et le cœur. Le chant était parfait—du moins celui qui partait de la tribune de l'orgue; celui qui partait de l'autel laissait quelque peu à désirer: célébrant, diacre, sous-diacre ne m'en voudront pas de constater que, décidément, ils étaient absents le jour où le Créateur distribua les belles voix. A part ce détail, tout s'est passé dans un ordre parfait et avec la plus stricte discipline.

Depuis quelques semaines, la frégate *Amiral Barroso* est mouillée dans le port. Officiers et marins ont trouvé dans notre ville un accueil qu'ils méritent plus qu'on ne saurait dire. Qu'est, en effet, au Louis XIV? Un homme de quelque valeur, assurément; (il y a tant d'autres par le monde); mais entourez-le des grands ministres, des grands marins, des grands capitaines, de tous les grands hommes que vous savez, et Louis XIV se dessine, au fond du tableau, le grand roi, le roi soleil.

C'est ainsi que l'empereur du Brésil—cet ami chaleureux des lettres et des arts, de la civilisation et du progrès social—possède le rare talent de savoir s'entourer d'hommes éminents, au dedans et, surtout, au dehors. C'est par de tels serviteurs que se traduit, au dehors, la majesté de la nation. Ils savent en parler, ils savent la défendre, ils savent la faire aimer et en poétiser jusqu'aux défauts.

Toute la cité connaît, aujourd'hui, les officiers Brésiliens, et, par dessus tout, l'homme de cœur et l'homme de race qui les commande. Les lecteurs me sauront gré de retracer, en quelques lignes, sa généalogie!

Le commandant Luiz Philippe da Saldanha da Gama est le descendant des plus illustres familles du Portugal. Il descend, en ligne directe, du célèbre navigateur Vasco de Gama, vice-roi des Indes, dont les exploits sont aussi populaires que ceux de Cristophe Colomb. Il est le neveu du marquis, puis duc de Saldanha, l'homme le plus important du Portugal sous le regne de Donna Maria. C'est lui qui terminait la révolte contre cette reine si éprouvée, par la victoire de Torres Vedras, le 23 décembre 1846. Les intrigues de Cabral lui attirèrent une disgrace momentanée. Après de nouveaux triomphes pour assurer la paix de sa patrie, il rentrait triomphalement à Lisbonne en 1851, et, presque aussitôt, il était rappelé à la tête du ministère par la reine Donna Maria.

Son grand père, du côté paternel, est le comte Da Ponte, plus connu sous le nom de Pombal. Il fut le dernier vice-roi du Brésil. La maison de Bragance ayant refusé de subir tout ce qui appartenait à l'Angleterre sur le territoire portugais, Napoléon la déclara déchue de ses droits au trône et envoya le général Junot à la tête d'une armée pour s'emparer du Portugal. C'est en cette année 1808 qu'elle émigra au Brésil.

Son grand'père, du côté maternel, est l'amiral Barroso qui, dans la dernière guerre contre le Paraguay, commandait en chef la flotte brésilienne. C'est la flotte qui a porté le coup de grâce et vainci le Paraguay.

Le commandant Saldanha da Gama, entré à l'école navale à l'âge de 13 ans, était aspirant à 16, lieutenant à 20, capitaine à 21, capitaine de frégate à 28. Il est dans sa trente-huitième année.

S'il est beau de porter un grand nom, c'est encore plus beau de le bien porter. Aucun des blasons des ancêtres ne se trouve dépaysé sur sa poitrine.

Durant son dernier voyage, Vasco da Gama vit, un jour, son équipage bouleversé par la terreur: un volcan sous-marin rendait les vagues furieuses. "Que craignez-vous, dit-il? Ne voyez-vous pas que c'est la mer qui tremble devant nous?" Tel, il me semble, doit se montrer le commandant du *Barroso* au milieu des difficultés. Il a mené à bonne fin plusieurs missions diplomatiques. Dans la campagne du Paraguay, il s'est révélé homme d'action sur le champ de bataille qui a décidé de la campagne. A la tête d'une division des chaloupes à avirons, il a coupé la retraite d'une forte colonne ennemie, qui, après une lutte acharnée de 96 heures, a rendu les armes.

C'est pour ce haut fait que Dom Pedro l'a décoré, de sa propre main, chevalier de la Croix du Christ, la plus honorable des décorations de l'empire, celle qu'il porte de préférence à toutes les autres; car, si Vasco da Gama, avant de partir pour la découverte de la route des Indes, se rendait en pèlerinage à Belem pour demander protection à la mère de Dieu, Saldanha da Gama sait et se souvient que toute gloire vient d'en haut, et que l'homme le plus grand n'est qu'un zéro quand il tourne le dos au Créateur. Il sait qu'il n'y a rien de grand là où Dieu n'est pas. M. Thiers, décrivant une cérémonie purement civile, constate qu'il régne un grand vide partout où la religion est absente. C'est ce qu'a compris le gouvernement du Brésil. Aussi, pour être admis dans l'armée de terre ou de mer—du moins pour arriver à un grade—il faut être catholique et brésilien. Une telle loi engendre, forcément, l'homogénéité. Chacun pui, élevé dans les mêmes principes, chacun a sucé la même mamelle avec le lait de sa mère. C'est donc comme une famille où tous les enfants sont animés des mêmes sentiments. L'âme du père, de la loi, est incarnée dans chacun des enfants.

C'est, du reste, l'impression que j'ai emportée d'une visite au *Barroso*. Les officiers étaient si gais et si aimables, les marins paraissaient si obéissants et si heureux d'obéir, le commandant savait si bien sourire, en donnant ses ordres, que c'était à se demander s'ils n'étaient pas tous enfants du même père.

Et cette Messe, allez-vous y venir?—Je vous entends, patient lecteur, et m'y voici. Les hommes supérieurs se complètent par leur côté religieux. La religion les grandit encore et les relève-t-elle qu'une promenade militaire, dont déjà reçu les compliments des autorités et les récompenses de la reine. Ce n'en est pas moins maintenant que commence leur tâche réelle, et, à en juger par les nouvelles de ces derniers jours, elle ne laisse pas d'être formidable.

Mandalay, la capitale du royaume, a été incendiée à deux reprises sous les yeux même des gouverneurs civil et militaire et de leur double état-major. Ce qui est plus grave encore, c'est l'échec qui vient d'être infligé par les dacoits, à trente milles de Bhamo, à une petite colonne expéditionnaire sous les ordres du capitaine Wace.

Ce petit corps était composé d'une compagnie du régiment des fusiliers de Galles, d'une compagnie du 26e régiment d'infanterie du Punjaub, d'un détachement de sapeurs et de pièces de canon. L'ennemi avait fort habilement mis à profit les accidents naturels, abattant des arbres pour construire des barricades et s'embusquant derrière les plis de terrain. Plusieurs assauts ne purent avoir raison de la résistance de ceux que les Anglais persistent à appeler rebelles ou brigands, et la colonne dut battre précipitamment en retraite, emportant avec elle deux officiers et un grand nombre de soldats blessés. La situation a paru assez grave pour que le général Griffiths fût immédiatement dépêché à Bhamo avec des renforts.

En même temps, les grands personnages de l'ancien ministère on de la cour de Thibo intriguent et conspirent à l'envi contre leurs nouveaux maîtres. Les autorités ont jugé nécessaire de frapper un grand coup pour les intimider, et l'on a procédé à l'arrestation du frère, du gendre et du petit-fils du Taïmedah-Mengaï, l'ex-premier ministre et le plus puissant sujet de la Birmanie. Tous ces personnages sont accusés de trahison et de communications secrètes avec les prétendants de la maison royale d'Alompra et les Dacoïts.

On assure que lord Dufferin commencerait à se rendre compte de la nécessité d'un effort énergique pour établir sur des bases solides la domination britannique dans le royaume d'Ava et qu'il insisterait auprès du ministère pour obtenir les fonds et les forces indispensables.

—Le comité de l'Institut pasteur a décidé, dans sa dernière séance, d'adresser à tous les conseils généraux et à tous les conseils municipaux de France une demande de souscription au profit de cette œuvre humanitaire et patriotique. Le conseil municipal de Nancy a voté 1,000 francs.

Ordinairement, on présente les armes; mais on présente les armes devant les officiers, les dignitaires, qui sont de simples mortels. L'armée Brésilienne a trouvé mieux : elle a trouvé le dernier mot de la révérence due à la Majesté Suprême, de qui relèvent toutes les grandeurs. Aussitôt que le clairon et le tambour annoncent la descente du Très Haut sur l'autel, tous les hommes ploient le genou en terre, toutes les bayonnettes, toutes les épées, sont piquées en terre; le drapeau lui-même, dans lequel sont renfermées l'âme d'une nation et la volonté d'un grand peuple, s'incline jusqu'à terre. *Omne genu flectatur*: tout est prosterné devant le Dieu qui descend sur l'autel—les hommes et les choses, les individus et les nations.

Je ne sais, lecteurs, si vous partagez mon enthousiasme; mais, pour ma part, ce tribut d'hommages à la Divinité me touche et me transporte; malgré moi je me rappelais cette parole du grand siècle: "Dieu seul est grand!" Oui, Dieu seul est grand! et ceux là ont quelque ombre de sa grandeur, qui savent se courber devant Lui si chrétiennement.

Encore une cérémonie que je ne puis taire, parce qu'elle est empreinte d'une extrême délicatesse. Un corps d'armée, ne pouvant saluer et remercier chacun des membres de cette famille qu'on appelle la paroisse, on salue l'Eglise, la maison commune.

Immédiatement après la Messe, toute la force défile par pelotons et va se ranger, en ordre de bataille, devant la façade de l'Eglise. Chacun étant à son poste, le clairon sonne le salut. Les marins présentent les armes, les officiers inclinent leurs épées et le Commandant prélève, chapeau bas, sous le soleil de midi.

N'est-ce pas là de la vraie civilité et de la délicatesse pour une armée? Elle est venue rehausser, ou, plutôt, faire les frais d'une solennité exceptionnelle, et c'est elle qui se trouve obligée. Je ne m'y connais point, ou ce sont là des procédés bien éloquents pour l'empire du Brésil. Quoique nation secondaire et née d'hier, elle peut servir de modèle à bien d'autres plus puissantes et leur donner des leçons de sagesse, de modération et de saine organisation.

La paroisse Saint Augustin gardera bon souvenir de cette fête brillante, de l'amabilité du Commandant et de tous les officiers du *Barroso*. Je dirai comme le poète :

De *cette fête* on parlera longtemps.

Le prince Léopold, qui est à bord du *Barroso* en qualité d'aspirant de marine, est comme la consécration des hautes qualités du Commandant. L'empereur ne connaissait pas un meilleur maître. C'est tout dire.

Le prince Léopold est le second fils de Donna Léopoldina, fille de Don Pedro, et du prince Auguste duc de Saxe Cobourg Gotha. La princesse Clémentine d'Orléans, fille de Louis Philippe, ayant épousé un Gotha, le prince Léopold est, par conséquent, le petit fils d'une fille de Louis Philippe. Ce vieux couple est toujours vivant. Si la vieille princesse Clémentine avait vu son jeune neveu portant le drapeau du Brésil, dimanche dernier, elle aurait été fière comme un jour de victoire. Il n'est tenu devant l'autel avec un recueillement qui impose et qui édifie.

Il est né le 6 décembre 1867. Il a fait ses études au Brésil sous la surveillance de son grand père. Il a passé par tous les cours préparatoires de l'Ecole de marine—c'est-à-dire, dans un Collége naval, trois ans à l'Ecole supérieure; et, maintenant, il fait son voyage d'aspirantation. Il est, à bord, l'égal de ses collègues.

En finissant, je salue l'enthousiasme qu'ils ont tous pour leur patrie. C'est la vertu qui fait les grands peuples.

F. ROUGÉ.

Le *Fermier Louisianais*, Nouvelle Ibérie, paroisse Ibérie, du 1er mai :

Nous avons eu, mardi dernier, un terrible ouragan; heureusement, nous n'avons pas entendu parler de dégâts pour les récoltes.

—Malgré l'inclémence du temps de ces jours derniers, nos rues sont en bon état, ce qui fait honneur à nos administrateurs municipaux. L'été approche. Ne serait-il pas prudent de faire inspecter les lieux d'aisance et de les faire nettoyer avec soin avant l'arrivée des chaleurs?

—Notre voisin, le village de Jeanerette, possède une classe de citoyens entreprenants qui se sont mis en tête de faire prospérer leur localité. Ils ont assisté aux progrès énormes de l'immigration à Calcasieu; ils se sont dit que leurs terres valent autant, sinon bien plus que celles de cette paroisse, et ils ont formé, eux aussi, une Société d'immigration. Nous ne pouvons que les en féliciter.

La Nouvelle-Ibérie, qui devrait être à la tête du mouvement, sera forcée de le suivre.

—Mlle Aggie Whitworth, de Jeanerette, vient d'y épouser M. S. R. Gay. L'oncle de la mariée, M. Whitworth, qui était venu assisteraux noces de sa nièce, a été si enchanté de notre pays, qu'il s'en est décidé, immédiatement, à s'y établir. M. Whitworth est un citoyen très influent de l'Indiana, et il attirera surement bon nombre de ses concitoyens dans nos environs. Ah! si l'on connaissait mieux la Louisiane, comme on s'empresserait d'y accourir!

Le *Méridional*, Abbeville, paroisse Vermillion, Louisiane, du 1er mai :

Le *Barimore* a résisté à l'orage et n'a subi aucune avarie; il vient de reparaître à notre quai. C'est un excellent marcheur.

—Marié, à Abbeville, par le Père A. M. Mehant, M. Ulysse H. Abadie à Mlle Sophie Frank.

—On a donné le nom de Greig au nouveau bureau de poste, établi, récemment, sur le Bayou l'Eigre, au magasin de MM. Lemaire et Leblanc.

Le *Times*, Houma, paroisse Terrebonne, Louisiane, du 1er mai :

—Nous avons eu un violent ouragan, mardi, pendant la soirée et la nuit. De nombreuses bâtisses et barrières ont été endommagées.

—Marié, à Bayou Black, M. Henry Brouse à Mlle Mathilde Favre.

—Décédée, à l'âge de 66 ans, Catherine Roddy, veuve de Thos. Ellander. Elle habitait la paroisse depuis 60 ans.

Le *Democrat*, Donaldsonville, paroisse Ascension, Louisiane, du 1er mai :

Les planteurs et ceux qui dirigent les travaux des habitations, parlent, en termes très-encourageants, des récoltes en perspective; on n'entend plus, nulle part, les doléances du mois dernier.

—L'ouragan de mercredi a légèrement endommagé les récoltes, ainsi que beaucoup de maisons et des clôtures, mais jusqu'ici, on ne nous annonce aucune perte considérable.

—On va ouvrir, bientôt, un bureau de poste à Point Houmas; il portera le nom de Hampton.

—M. James Teller, un de nos plus habiles planteurs d'Ascension, est venu nous rendre visite, cette semaine. Comme ses voisins, M. Teller est plein d'espoir et nous prédit une bonne récolte, en automne. Il est, évidemment très satisfait de la perspective.

Le *Hâcil*, St. Martinville, paroisse St. Martin, Louisiane, du 1er mai :

Mardi dernier, un orage effroyable s'est abattu sur notre localité. Une pluie diluvienne, accompagnée d'un vent violent et d'éclairs qui sillonnaient les nues, est tombée toute la journée; elle a continué une partie de la nuit. Le Tèche en a haussé considérablement. Tous ces mauvais temps contrarient les planteurs, qui ont besoin d'achever, au plus vite, leurs travaux de champs.

Le *Capitolian Advocate*, Baton Rouge, Louisiane, du 1 mai :

A Natchez, dimanche dernier, le fleuve était à 4 pieds au-dessous de la marque de 1882 et l'on commençait à ne plus redouter l'énorme crue dont on avait été menacé. La voie du Vicksburg et Shreveport était couverte de 30 pouces d'eau. A 30 milles à l'ouest de Delta, il y avait en baisse de 2 pieds et demi. Les signaux d'alarme du général Hazen avaient trouvé plus d'un incrédule. On pensait que le général avait exagéré la situation. Il est, néanmoins, admirable de veiller sur les levées, jusqu'à ce que le danger soit passé; un accident peut arriver au moment où on s'y attendra le moins.

C. LAZARD & Cie.,

L'Ancienne Maison très connue de Vêtements Confectionnés et d'Articles de Toilette d'un prix,

29, 31 et 33 RUE DU CANAL, COIN NORTH PETERS.

Nous offrons maintenant un superbe stock de Vêtements de Printemps pour hommes, jeunes gens et enfants à des prix très réduits. Echantillons et instructions pour prendre ges propres mesures envoyés sur application. 11 oct—1an—dim mar jeu sam

$3 LA DOUZAINE — BELLES PHOTOGRAPHIES de WASHBURN GRANDEUR "CABINET", — **$3** LA DOUZAINE

Réduites en ce moment à $3 la douzaine. Profitez vite de l'occasion. Venez tous aux ATELIERS de WASHBURN,
109 RUE DU CANAL.

6 avril—1m

D. H. Holmes.

ROBES LINON BLANC.

NOUS OFFRIRONS CETTE SEMAINE,

1,000 Robes Linon Blanc, au prix de $1.50 à $5.
500 Robes Chambray, brodées, à $4, $4.50 et $5.

Elles renferment assez d'étoffe pour une toilette complète, et nous les recommandons d'une façon toute particulière.

ORDRES DE LA CAMPAGNE.

Nous sollicitons respectueusement les ordres de la campagne. Ils seront remplis avec un soin scrupuleux et une grande promptitude, afin de donner aux dames habitant la campagne autant d'avantages qu'à celles de la ville.

155 Canal St

4 oct—7 mois

L'honorable Louis St. Martin, représentant du premier district de la Louisiane au Congres, a présenté, le 26 avril, le projet de loi suivant :

Les fonctionnaires de la Trésorerie des Etats-Unis sont autorisés à payer à la ville de la Nouvelle-Orléans, Louisiane, la somme de $81,200, comme indemnité pour deux ans de location et pour la valeur de l'Asile Touro, édifice qui a été détruit par un incendie, en septembre 1865, alors qu'il était occupé par des troupes des Etats-Unis.

Le bill a été lu deux fois, soumis au comité des réclamations de guerre, et l'impression en a été ordonnée. Nous l'avons reçu hier.

M. H. BILLARD (ancienne librairie Hébert) annonce qu'il a reçu les numéros de l'*Illustration* et du *Monde Illustré* du 24 avril 1886.

☞ Voir l'annonce de la pension de Mme F. Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany Louisiane

Dépêches particulières du *Temps* :

Barcelone, 18 avril, 5 h. 30, soir.

Ce matin, à onze heures, une foule considérable stationnait à la gare du Nord : tous les comités républicains de Barcelone et des environs, des délégations du parti républicain de toute la Catalogne attendaient l'arrivée de MM. Nicolas Salmeron et Lamreano Figuerola, l'un ancien président de la République, et l'autre ex-ministre des finances.

A l'arrivée du train, ils ont été l'objet d'une ovation enthousiaste, aux cris de : "Vive la République! Vive Ruiz Zorrilla! Vive Ruiz Zorrilla!"

Le cortege, formé par un grand nombre de voitures et plusieurs milliers de personnes, a suivi toute la promenade Saint-Jean, la rue Primera, la rue Fernando et la Rambla, aux cris de : "Vive la République! Vive Ruiz Zorrilla!" L'ordre a été complet. Les troupes sont consignées dans les casernes.

Grand banquet de deux mille couverts, demain soir, au nouveau théâtre. M. Figuerola et Salmeron doivent faire des déclarations que l'on dit importantes.

Madrid, 19 avril, 10 h. 30.

Les élections des délégués sénatoriaux se font presque partout à l'avantage des candidats ministériels; sont nommés, en outre, quelques conservateurs orthodoxes et un petit nombre de républicains.

Hier, à l'enterrement civil de l'ancien chef de la milice républicaine, un léger tumulte s'est produit parce que le préfet a fait enlever un bonnet phrygien sur le cercueil et arrêter un assistant.

Berne, 22 avril, 10 h. 25.

Une conférence tenue au palais fédéral pour délibérer sur la question de la participation de la Suisse aux expositions de Paris et de Genève a été unanimement reconnue nécessaire. Les Suisses se fit dignement représenter à Paris. Elle a décidé en conséquence, sous réserve de ratification, que l'exposition prévue à Genève en 1888 serait renvoyée, à condition que l'exposition nationale suisse ait lieu dans cette ville en 1893.

A l'occasion du tir fédéral, il y aura à Genève, l'année prochaine, une exposition consacrée exclusivement à l'électricité, à la bijouterie sans l'horlogerie, à l'enseignement professionnel, aux beaux arts et aux arts décoratifs.

La Chambre de France a été saisie, récemment, par M. Reille et plusieurs de ses collègues, de deux propositions fort intéressantes: aux termes de la première de ces propositions, les hommes qui ont participé à des expéditions coloniales, et qui ont été rentrer sous les drapeaux après le renvoi de leur classe dans la disponibilité, seront exemptés d'une ou deux périodes d'instruction de vingt-huit jours. Cette proposition vise les soldats de la classe de 1880 qui ont fait partie jusqu'à ce jour du corps du Tonkin et qui vont être renvoyés dans leurs foyers après une campagne exceptionnellement dure, tandis que leur camarades de la même classe, ayant eu l'avantage de servir en France ou en Algérie, sont libérés depuis six mois. La dispense des vingt-huit jours constituera, pour ces hommes, une sorte de compensation q